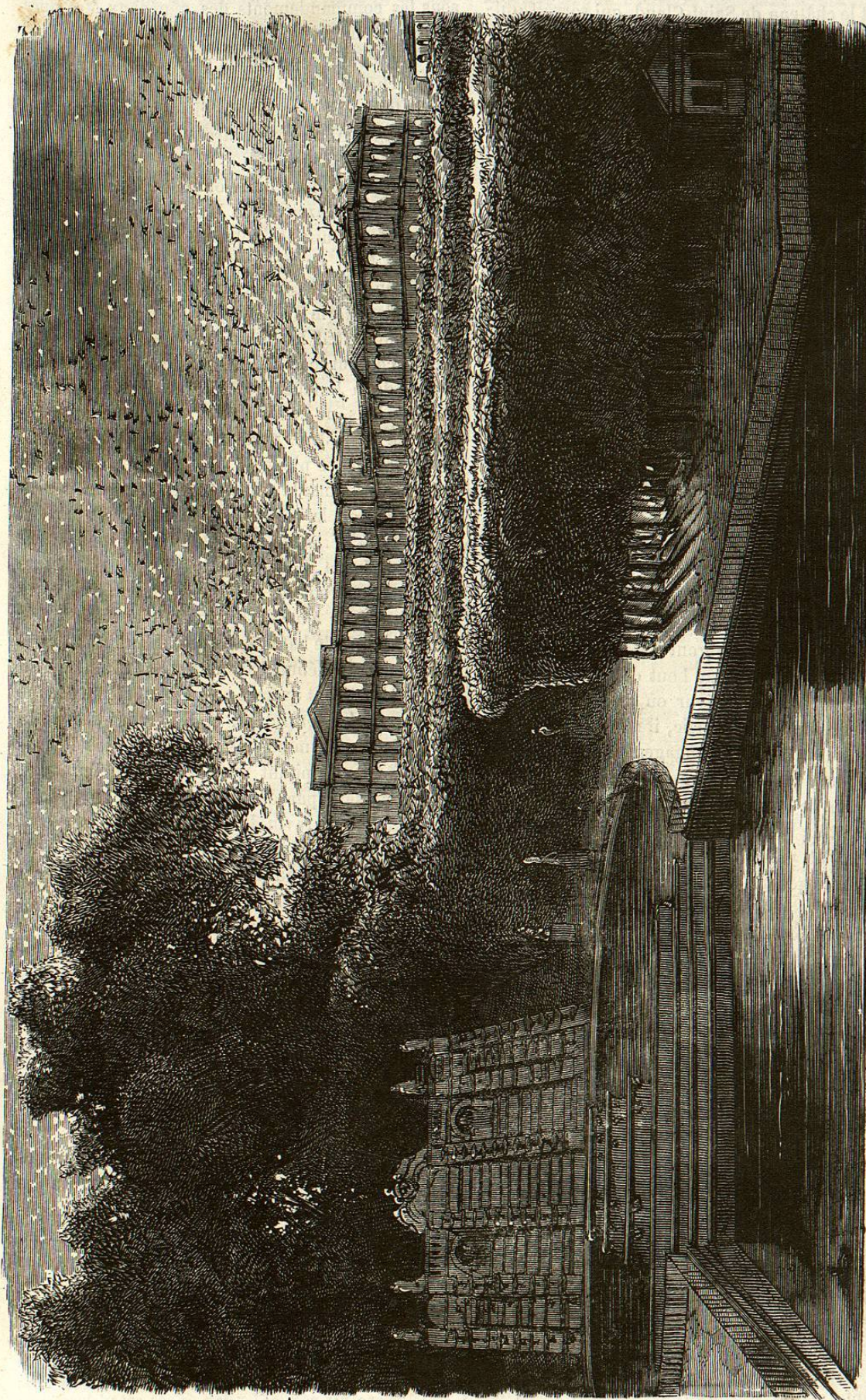




Le siège de Paris. — Mort du comte de Dampierre, au combat de Bagnoux, le 13 octobre 1870.



Le siège de Paris. — Incendie du château de Saint-Cloud.

Ce même jour, les obus du Mont-Valérien incendiaient le château de Saint-Cloud, qui servait, dit-on (les Allemands l'ont nié), d'observatoire à l'état-major ennemi. En six heures, tout fut consumé de ce château qui avait vu passer tant de gens, tant de choses, Bonaparte après Brumaire, Blücher après Leipzig, la reine Victoria après l'Alma, château d'où était partie l'impératrice au lendemain de Forbach, et où le prince de Hohenzollern était entré au lendemain de Sedan !

Le 14, les Prussiens demandaient un armistice pour l'enlèvement des morts du combat de Bagnaux. Le général Vinoy affirme, dans son rapport, que nous n'avions guère perdu que trente hommes tués et quatre-vingts blessés. La demande de l'armistice prouverait qu'en effet les pertes des Allemands avaient été assez considérables. Paris avait vu ramener, en outre, quelques prisonniers bavarois, et rien ne mesure mieux l'état tout particulier de confiance et d'espoir absolu que la joie de cette grande ville, à la vue de quelques Allemands traversant ses rues entre nos soldats ! Il oublie, ce Paris, les cent mille Français prisonniers en Allemagne pour ne voir que cette poignée de Bavarois ou de Saxons ! Plus tard, il se consolera de tout, lorsqu'après une action meurtrière, les gardes nationaux rentreront à Paris portant quelques casques prussiens au bout de leur fusil !

Jusqu'au 21 octobre, jour où le général Trochu fit tenter encore une sortie, il n'y eut, autour de Paris, que de minimes engagements. Le 21, une des opérations les plus importantes du siège fut dirigée par le général Ducrot, du côté de la Malmaison et de la Jonchère. Tandis que le général Vinoy faisait, entre Ivry et Issy, une démonstration offensive, le général Tamisier dirigeait une reconnaissance jusqu'à Villemonble. Entre Nogent et Joinville-le-Pont, il y eut aussi un engagement où se distinguèrent les carabiniers du capitaine Arnauld de Yresse et où l'avantage nous resta. Mais ce n'était rien, et l'affaire de Rueil et de la Jonchère devait prendre les proportions d'une bataille.

Le terrain du combat du 21 octobre fut à peu près le même que celui où devait avoir lieu, quelques mois après, l'affaire du 19 janvier. Les troupes d'attaque, disposées en trois colonnes, ou en trois groupes, comme dit le rapport du général Ducrot, devaient attaquer à la fois : les troupes du général Berthaut (3,400 hommes d'infanterie, un escadron de cavalerie et vingt canons), la partie élevée de Rueil ; les troupes du général Noël (1,350 fantassins, dix canons), le parc de la Malmaison et le ravin qui va de l'étang de Saint-Cucufa à Bougival ; les troupes du colonel Cholleton (1,600 hommes d'infanterie, un escadron de cavalerie, dix-huit bouches à feu), au centre, devant soutenir la co-

lonne de droite et celle de gauche. Les réserves, sous les commandements des généraux Martenot et Paturel, ne comptaient que 4,600 hommes d'infanterie, deux escadrons de cavalerie et quarante-six bouches à feu. Ce n'était pas assez pour livrer une bataille. Et cependant, tel fut l'élan des troupes, que les Allemands crurent un moment que la journée leur échappait.

À une heure, l'artillerie ouvrait vigoureusement son feu sur Buzenval, la Malmaison, Bougival et la Jonchère. Puis, les colonnes des généraux Berthaut et Noël s'avançaient vers la Malmaison, et la colonne Cholleton se portait sur Buzenval. Le feu de l'artillerie s'arrête. Les troupes s'élancent. Elles emportent les premières positions de l'ennemi, contournent la Malmaison, gravissent les pentes de la Jonchère, pénètrent dans le parc et, là, sous bois, un combat acharné se livre. Des maisons de ce village partent des coups de feu. Des taillis les balles pleuvent. Quatre compagnies de zouaves (commandant Jacquot) sont acculées contre le mur de la Malmaison et entourées par des forces considérables. Un bataillon de mobiles de Seine-et-Marne s'élança, les dégage, rétablit le combat. En avant de nos lignes, les mitrailleuses ouvraient leur feu sur les troupes ennemies. Sur toute la ligne de bataille, jusqu'à Montretout, nous avions eu, au début, l'avantage. Les tirailleurs du général Martenot avaient un moment même occupé la redoute de Montretout, et les francs-tireurs de la 2^e division, commandés par le capitaine Faure-Biguot, se précipitant dans le parc de Buzenval, étaient presque parvenus, en combattant sous bois, jusqu'au ravin de Saint-Cucufa.

L'attaque de nos troupes, le feu de notre artillerie, avaient été, au début de l'action, si violents qu'une certaine panique s'était répandue jusqu'à Versailles. Un journal allemand, *Die Welt* (numéro du 10 décembre 1870), a retracé d'une façon pittoresque et sincère l'état des esprits au quartier général prussien : les aides-de-camp galopant dans les rues de Versailles, les blessés rapportés et disant : « L'affaire va mal. » Frémissante, la population laissait éclater son espoir. Le bruit du canon de Ducrot semblait se rapprocher et se rapprochait en effet. Les Prussiens amenèrent alors des canons sur la place d'Armes et, leurs gueules enfilant les avenues de Saint-Cloud, de Paris et de Sceaux, on les chargea de schrapnels (obus à balles) devant la population. Les portes de la ville furent fermées. M. de Moltke monta à cheval et suivit de dragons bleus, court au lieu du combat (1). Bientôt le roi part à son tour, en voiture, escorté par des uhlans. Le

(1) Un habitant de Versailles, digne de foi, nous a raconté que la panique fut à telle Versailles, que M. de Moltke jetait lui-même, par une des fenêtres de son appartement donnant sur la rue, ses papiers et ses dépêches. Deux dragons

Prince royal, M. de Blumenthal, son chef d'état-major, le comte de Cobourg, le prince L. de Bavière, etc., accouraient aussi et suivirent les phases de la bataille, d'abord des hauteurs de Beauregard, puis du haut de Marly. Les renforts envoyés en hâte aux troupes allemandes devaient fatalement annuler l'avantage marqué que venaient d'obtenir nos soldats. Les Allemands écrasés, battus, pouvaient reprendre l'offensive. Un moment le général Von Kirchbach eut ne point pouvoir tenir plus longtemps sous le feu de nos canons. L'arrivée des 6^e, 50^e et 46^e régiments de la landwehr, du 3^e corps, la présence de M. de Moltke anéantirent l'œuvre faite par nos quelques milliers de soldats.

D'abord, nos fantassins, mettant à profit la grande portée de leurs chassepots, augmentaient les distances qui les séparaient de l'ennemi et le fasaient avec succès. Le 46^e régiment prussien était littéralement décimé, lorsque le major qui le commandait, blessé lui-même, eut recours à une de ces ruses dont les Prussiens, ces Mohicans mathématiciens, usent souvent. Ordonnant à ses hommes de se jeter à terre, il ne laissa que quelques fusiliers debout. Nos soldats s'élançant à travers bois, croyant le passage libre, lorsque, à trois cents pas environ, « la terre devint vivante », selon l'expression du journal allemand et mobiles et francs-tireurs (tirailleurs de la Seine) reçurent presque à bout portant la plus effroyable décharge.

Les secours envoyés aux Prussiens étaient trop considérables pour que le combat pût être maintenu. À la nuit tombante, la retraite commença. Les obus allemands poursuivaient nos colonnes. Près de la porte de Longboyau une vive fusillade accueillait la batterie du capitaine Nismes, le tuait, jetait bas dix canonniers et 13 chevaux et, malgré les efforts d'une poignée de nos soldats, deux pièces de quatre demeuraient aux mains de l'ennemi.

C'était un échec. Journée superbe, qui avait pris, tout d'abord, les proportions d'une absolue victoire et qui, si les huit ou dix mille hommes en ligne (cinq ou six mille seulement combattirent) avaient été soutenus, nous ouvrait peut-être la route de Versailles. « Nous ne sommes pas encore à Versailles », disaient, le soir, nos officiers déçus. Et, depuis ce jour, la phrase devint quasi proverbiale dans l'armée de Paris. Mais les troupes avaient vaillamment combattu. Nos mobiles s'étaient mesurés avec succès un moment avec la landwehr de la garde prussienne ; les éclaireurs à cheval de Franchetti avaient fait preuve de l'intrepidité la plus grande et, parmi les tirailleurs de la Seine frappés dans ce combat, les noms d'artistes déjà célèbres, comme les pein-

recevaient les dépêches dans un drap tendu sous la fenêtre. Ce détail vient d'un témoin oculaire, et, quelque étrange qu'il soit, nous devons l'enregistrer comme une chose vue et affirmée. *mon illum stanzioz equoz solidoz illum*

tres Vibert et Leroux, et Cavellier, le sculpteur, montraient que le Paris civique avait tenu à affirmer son patriotisme et son dévouement à côté des troupes régulières.

Les *Tirailleurs de la Seine* n'étaient pas le seul corps franc qui marchât avec l'armée. La légion des *Amis de la France*, composée de volontaires étrangers, vêtus d'une veste marron à brandebourgs noirs et armés de carabines Sniders, devaient se distinguer tout à fait pendant le siège. Les *Éclaireurs de Poulizac*, les *Francs-Tireurs des Ternes*, des *Lilas*, de Joinville, des *Vertus*, les *Guérillas de l'Île-de-France*, les *Carabiniers parisiens*, etc., allaient avoir aussi leur part de danger dans l'action commune.

Cette journée du 21 octobre fut une des plus chaudes du siège de Paris. Les bulletins officiels allemands qui l'annonçaient témoignent indirectement de son importance et on peut, dans l'assurance même des vainqueurs, retrouver la preuve de l'inquiétude qu'ils éprouvèrent un moment. « Nous avons assisté à l'engagement du haut du viaduc de Marly, télégraphie le roi Guillaume à la reine Augusta. *Tout Versailles avait été mis en émoi.* » M. de Podbielski, chef d'état-major général, après avoir parlé des pertes relativement légères éprouvées par les Prussiens, ajoutait, dans sa dépêche officielle : « Si, comme on ne saurait en douter, un nouveau bulletin de victoire est publié au sujet de ce combat « par nos ennemis, ce sera la meilleure preuve qu'il faut excessivement peu pour les satisfaire. » Sous l'ironie du chef d'état-major, on découvre cependant encore la prudence du soldat qui tient à aller au-devant de la version ennemie afin de ne point laisser de doute sur l'issue du combat. Ce qui indique, nous le répétons, que le résultat de l'affaire de la Malmaison, avait un moment paru douteux même aux officiers-généraux prussiens.

Paris prit cette sortie avortée pour une victoire. On lut tout haut, le soir, devant les mairies, le récit de la reconnaissance offensive conduite par le général Ducrot et les groupes, heureux, répondaient en criant : *Vive la France !* Ce ne fut que le lendemain qu'on apprit la perte de deux canons, enlevés à nos artilleurs par le 50^e régiment d'infanterie prussienne.

Cependant Paris, de plus en plus décidé à résister, ne faiblissait point moralement et voyait sans inquiétude, avec la fin d'octobre, approcher les premiers froids, les journées de brume, les nuits glacées. Les provisions diminuaient, l'hiver venait, le blocus continuait : Paris demeurait calme et stoïque, et ceux qui le virent alors peuvent déclarer qu'il n'y avait aucune fanfaronnade dans l'attitude de cette population résolue à souffrir jusqu'au bout. Le général Trochu avait rassuré et conquis la majorité des esprits en déclarant, dans un document public adressé au maire de Paris pour lui annoncer la formation prochaine des compagnies de